

97-84044-24

Guthrie, William Dameron

Banquet given in honor  
of... Ferdinand Foch

[New York]

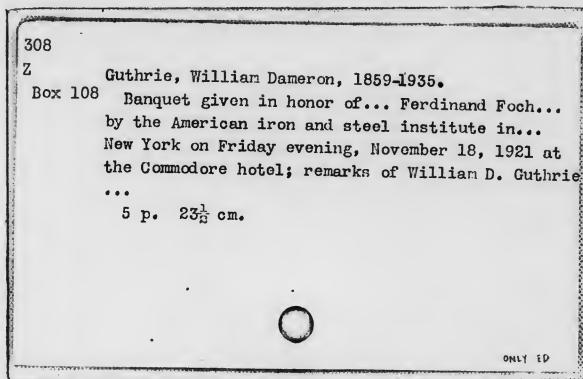
[1921]

97-84044-24  
MASTER NEGATIVE #

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES  
PRESERVATION DIVISION

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

ORIGINAL MATERIAL AS FILMED - EXISTING BIBLIOGRAPHIC RECORD



RESTRICTIONS ON USE: *Reproductions may not be made without permission from Columbia University Libraries.*

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35 mm

REDUCTION RATIO: 11:1

IMAGE PLACEMENT: IA  IIA  IB  IIB

DATE FILMED: 3797

INITIALS: fb

TRACKING #: 72346

FILMED BY PRESERVATION RESOURCES, BETHLEHEM, PA.

Mrs. Butler with Mr. Guthrie's compliments and  
cordial regards.

November 18, 1921.

BANQUET

GIVEN IN HONOR OF

HIS EXCELLENCY FERDINAND FOCH  
MARSHAL OF FRANCE

BY

THE AMERICAN IRON AND STEEL INSTITUTE

IN THE

CITY OF NEW YORK ON FRIDAY EVENING

NOVEMBER 18, 1921

AT

THE COMMODORE HOTEL

REMARKS

OF

WILLIAM D. GUTHRIE  
PRESIDENT NEW YORK STATE BAR ASSOCIATION

Maréchal:

Le président et le comité de l'Institut Américain du Fer et de l'Acier ont estimé que l'idée inspiratrice et le sens profond de cette manifestation ne sauraient revêtir leur plus ample expression que par l'intermédiaire de votre belle et poétique langue. Aussi m'ont-ils fait l'insigne honneur de m'inviter à être, en cette heureuse occasion, leur interprète auprès de vous. Mais il fallait vraiment beaucoup de témérité à un Américain pour oser prendre la parole en français devant le plus illustre des Immortels de l'Académie Française.

Vos hôtes de ce soir tiennent surtout à attester leur appréciation du fait que, pendant la Grande Guerre, la France défendit et la justice et le droit des gens contre le défi insolent de l'Empire d'Allemagne. Le Président de la République Française, M. Poincaré, l'a revendiqué avec une éloquence retentissante dans son mémorable message du quatre Août, 1914, au Parlement français. Comme il l'a si bien dit, "la France", dans la lutte qui s'engageait, "aura pour elle le droit, dont les peuples, non plus que les individus, ne sauraient impunément méconnaître l'éternelle puissance morale."

C'est pourquoi ces messieurs de l'Institut ont cru devoir associer le barreau américain à cette démonstration en votre honneur dans la métropole de la nation, et c'est pourquoi ils m'ont choisi et j'ai accepté l'honneur de vous adresser ces paroles en ma seule qualité de Bâtonnier de l'Ordre des Avocats de l'État de New York.

Monsieur le Maréchal de France, la manifestation de ce soir peut avoir pour vous et pour vos compatriotes une signification toute particulière. Cette réunion est certes plus qu'un banquet hospitalier. Devant vous, acclamant la France, glorifiant l'armée française, louant les services du

grand généralissime des Alliés et du commandant-en-chef de l'armée américaine, devant vous se trouvent les vrais architectes de l'édifice national industriel de notre pays que vous avez tant admiré et tant loué. Nous vivons dans l'âge des sciences, de l'acier, de l'électricité, des affaires pratiques. Voici, autour de vous, les représentants des grands capitaines de l'industrie américaine, des grands ingénieurs, des grands hommes d'affaires, qui ont constitué la puissance matérielle, la richesse inépuisable, l'énergie inlassable et la force indomptable des États-Unis pendant la guerre. Voici les hommes qui ont rendu la victoire possible; car, sans leurs services et leurs produits, les Alliés étaient peut-être vaincus, comme vous l'avez vous-même bien généreusement déclaré.

Il y a, messieurs, un document historique qui devrait être placé en lettres de feu et d'or sous les yeux de tous les délégués à la Conférence Internationale de Washington. La leçon qu'elle enseigne pourrait vraiment servir de phare principal aux méditations de ces hommes d'état. Je parle de l'émouvante protestation de Gambetta et de ses collègues à Bordeaux, en février, 1871. Qu'il me soit permis de répéter ce soir et devant cette assemblée quelques phrases de cette déclaration prophétique. "Gardiennes des règles de la justice et du droit des gens, les nations civilisées ne sauraient rester plus longtemps insensibles au sort de leurs voisins, sous peine d'être à leur tour victimes des attentats qu'elles auraient tolérés. L'Europe moderne ne peut rester sourde aux protestations répétées des populations menacées; elle doit à sa propre conservation d'interdire de pareils abus de la force. Elle sait d'ailleurs que l'unité de la France [et nous devrions ajouter maintenant la sécurité de la France] est, aujourd'hui comme dans le passé, une garantie de l'ordre général du monde, une barrière contre l'esprit de conquête et d'invasion."

Je n'hésite pas à affirmer que les historiens et les philosophes de l'avenir jugeront bien sévèrement l'Europe du dix-neuvième siècle, qui deux fois, en 1814 et 1871, a permis le démembrement de la France au profit de la Prusse, et qu'ils verront dans la guerre de 1914 un fléau vengeur et une rétribution de la justice inexorable pour l'abandon de la France en 1871. Espérons que cette leçon ne sera pas de nouveau méconnue! Si pour le moment "la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise," comme nous dit l'Évangile de Saint Jean, nous, les amis dévoués de la France, pouvons être soutenus, j'allais dire fortifiés, par la réflexion que le monde tâtonne encore dans les ténèbres du chaos suivant la Grande Guerre, et que c'est toujours la nuit que révèle au navigateur les étoiles invisibles au jour.

Votre Excellence, vous pouvez retourner en France et dire à vos compagnons d'armes que, quel que soit le résultat de la conférence de Washington, la France n'a besoin ni de traité ni de contrat avec les Américains. Chaque phrase, chaque clause d'un traité peut donner lieu à de subtiles disputes de sophistes, de politiciens, de journalistes irresponsables, de meneurs insensés de la foule. "La lettre tue, et l'esprit donne la vie." Napoléon I<sup>e</sup> n'a-t-il pas avoué à la fin de sa carrière, si remplie de gloire et de désapointment, que ce n'est pas la diplomatie mais le sentiment, c'est-à-dire le cœur, qui gouverne le monde? Votre patrie héroïque a conquis à jamais le cœur de l'Amérique; et tant que la France méritera notre aide contre toute agression non-provoquée, elle l'aura sans traité et sans contrat. Le passé a forgé dans nos âmes une entente sacrée et suffisante, et l'a gravée dans nos coeurs. Le feu Archevêque Ireland a bien dit que c'est en lisant l'histoire de son pays que l'enfant américain apprend à aimer la France. Jamais nous ne saurions oublier l'aide généreuse, la sympathie,

le dévouement et le désintéressement que le peuple français et le gouvernement de Louis XVI nous ont témoignés au début de notre histoire. L'amitié inébranlable des deux peuples, le respect et la confiance mutuels, les sacrifices et l'héroïsme communs sont vos garanties. Sur la tombe du Soldat Inconnu, symbole consacré de la grandeur naturelle de l'homme, les deux peuples ont renouvelé leurs liens et ressenti à nouveau l'union intime de leurs âmes.

Monsieur le Maréchal, vous êtes au plus haut degré et à tous les titres le bienvenu parmi nous. Vous venez à nous plein de gloire. Vous avez écrit dans les annales du monde une page glorieuse et impérissable. Je cherche en vain les mots qui diraient combien nous vous admirons et vous aimons, et combien nous sommes émus de tout ce que vous avez fait, de tout ce que l'armée française a fait, de tout ce que le peuple français a fait pour nous autres d'Amérique, et de tout ce que vos compatriotes ont souffert et sacrifié.

On me prie également de vous offrir l'hommage de nos condoléances et de notre sympathie pour vos quinze cent mille compagnons de l'armée française qui ont donné leur vie pour la cause sainte des Alliés, faisant le supreme sacrifice sans plainte, sans hésitation, sans marchandage—pour l'humanité entière et pour le droit des gens. Tous dans cet auditoire, ces capitaines d'industrie et ces hommes d'affaires non moins que ces dames si gracieuses qui nous honorent et nous bénissent ce soir de leur présence, tous voudraient percer les nues de leurs acclamations pour vos poilus—puisque ce terme a trouvé dans la langue française un heureux accueil—vos poilus si héroïques, si dévoués, si patients, si sublimes! Nous glorifions vos poilus, cette virile personification des plus nobles vertus héréditaires de la race française, cette multitude de héros anonymes qui, si longtemps, dans l'enfer des tranchées, sous le soleil et sous

la pluie, dans la poussière et dans la boue, dans toutes les saisons, ont opposé aux furieux assauts de l'ennemi leur vigueur inflexible et leur inlassable ténacité.

Hautement aussi nous voulons acclamer le peuple français de l'arrière sans distinction de classes—ce peuple obscur et trop souvent oublié, qui, tout debout pour le droit, fut si courageux, si digne de leurs soldats, si digne de leurs aieux, si digne de leur patrie.

Pieusement nous nous agenouillons devant les croix de vos soldats morts pour la France, morts pour l'Amérique, morts pour la cause sainte des Alliés. Nous leur rendons grâce de nous avoir démontré que l'homme pouvait être si brave, si noble, si désintéressé, que l'humanité pouvait être si resplendissante de courage, de vertu, de sacrifice et d'abnégation. Il a fallu, hélas, Monsieur le Maréchal, cette épreuve terrible et sanglante, ce nouveau Calvaire de tout un peuple, pour rappeler au monde la grandeur, la hauteur, la noblesse de l'âme française—de cette superbe élite de notre civilisation chrétienne. Vos morts, mon Maréchal, vivront dans nos coeurs tant que durera le souvenir de la France—c'est-à-dire, jusqu'à la consommation des siècles.

Messieurs de l'Institut Américain, en votre nom et au nom du barreau de New York, je salue le grand commandant-en-chef des armées fraternelles de France et d'Amérique, je salue l'armée française et ses poilus héroïques, je salue le noble peuple français, et je salue la France, vaillante, glorieuse et immortelle!

MSH # 22546

**END OF  
TITLE**